

Études littéraires africaines



N'GORAN (David K.), *Le Champ littéraire africain. Essai pour une théorie*. Paris : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2009, 289 p., bibl. – ISBN 978-2-296-04435-7

Gaël Ndombi-Sow

Number 29, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1027524ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1027524ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ndombi-Sow, G. (2010). Review of [N'GORAN (David K.), *Le Champ littéraire africain. Essai pour une théorie*. Paris : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2009, 289 p., bibl. – ISBN 978-2-296-04435-7]. *Études littéraires africaines*, (29), 161–162. <https://doi.org/10.7202/1027524ar>

la réflexion finale sur l'engagement littéraire, l'ouvrage tend à révéler la portée et les valeurs positives de tout ce qui relève de « l'émergence ».

■ Albert TEMKENG

N'GORAN (DAVID K.), *LE CHAMP LITTÉRAIRE AFRICAIN. ESSAI POUR UNE THÉORIE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CRITIQUES LITTÉRAIRES, 2009, 289 p., BIBL. – ISBN 978-2-296-04435-7.

La critique littéraire africaine de ces deux dernières décennies s'inscrit de plus en plus dans un courant qui propose une approche à partir de la notion de « champ littéraire » de Pierre Bourdieu. C'est dans cette logique que David N'Goran propose, dans cet ouvrage tiré de sa thèse de doctorat soutenue en 2007, une théorie du champ littéraire africain. Selon l'auteur, ce champ littéraire trouve son authenticité dans l'oralité et la tradition, notamment parce que ces deux notions deviennent l'objet de jeux et d'enjeux concurrentiels, répondant ainsi aux critères définis par Bourdieu dans *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*.

Dans la première partie, « L'invention d'un monde littéraire en Afrique francophone », l'auteur retrace la genèse du champ littéraire africain, sous tutelle de l'institution française. Ainsi, les premiers écrivains africains établissent des liens de filiation avec les écrivains français, tirant dès lors profit de leur capital symbolique. La seconde étape amorce l'autonomisation du champ, avec ce que D. N'Goran nomme le « mythicide » et le « parricide ». Ces deux notions correspondent au « renversement nécessaire au terme duquel le texte négro-africain, cessant d'être subordonné à l'initiative européenne, devient une production littéraire proprement africaine » (p. 39). C'est René Maran qui inaugure cette rupture avec *Batouala*, relayé plus tard par Senghor et Césaire qui mettent en avant un type particulier de discours sur l'Afrique, imposant, par la même occasion, une norme africaine de la connaissance du continent et du monde. Le processus d'autonomisation devient effectif à partir des années 1970, quand des auteurs africains font leur entrée dans les manuels scolaires destinés à l'Afrique et surtout quand des écrivains tels que Senghor et Césaire accèdent au statut

d'auteurs classiques. La dernière étape, après l'autonomisation à l'égard de l'Occident, correspond à la prise de distance, au sein de l'espace africain, par rapport aux champs politique et économique, à la suite du désenchantement face aux régimes tyranniques.

La deuxième partie, intitulée « Réalités du champ : tensions autour des formes orales et traditionnelles », analyse les motifs de l'oralité et de la tradition comme éléments distinctifs autour desquels le champ littéraire africain affirme son autonomie. D. N'Goran met l'accent sur la manière dont ces deux motifs deviennent objets et enjeux concurrentiels, sur les modalités selon lesquelles l'écrivain peut les manipuler dans sa pratique littéraire et enfin sur les manifestations de ces motifs au sein du champ. L'auteur se sert des textes des « pionniers » Senghor et Césaire pour faire ressortir les traits distinctifs de l'oralité et de la tradition, et les mettre ensuite en relation avec les écrits des « prétendants » que sont Frédéric Titinga Pacéré et Bottey Zadi Zaourou. Pionniers comme prétendants postulent, chacun à sa manière, le caractère oral et traditionnel de leurs textes. Ce faisant, ils entrent dans un rapport de concurrence, chacun prétendant être le meilleur dans ce domaine. L'enjeu de cette concurrence est la place occupée, en termes de hiérarchie, au sein de l'espace littéraire. Si Senghor et Césaire s'inscrivent dans le mouvement de la Négritude, B. Zadi Zaourou explore le *didiga* et F.T. Pacéré la « bendrologie » comme stratégie d'écriture. Le *didiga* est l'art des grands chasseurs qui se racontent leurs exploits au son du *dôdô* (arc musical). F.T. Pacéré définit la « bendrologie » comme « la science, les études méthodologiques, les méthodes de pensée, de parler, les figures de rhétorique, relatives au tam-tam, voire à la culture des messages tambourinés, notamment d'Afrique » (p. 173).

Malgré quelques coquilles, le livre est plaisant à lire et représente un outil indispensable aux chercheurs qui s'intéressent à la question des champs en littérature africaine.

■ Gaël NDOMBI-SOW